

«J'ai vu changer l'islam en France»

Surnommé «le curé des Minguettes», le Père lyonnais Christian Delorme entretient un long compagnonnage avec l'islam, notamment dans les quartiers dits sensibles. Entretien sans fard lors de son passage à Crêt-Bérard, sur les hauteurs idylliques de Vevey.

D'origine lyonnaise, le Père Christian Delorme croit en une Eglise en dialogue avec le monde.

Comment vous, prêtre catholique, vous êtes-vous intéressé à l'islam?

Christian Delorme: – Plutôt que l'islam, je dois dire d'abord: les immigrés nord-africains. Je suis né en 1950 et mon quartier d'enfance, à Lyon, était limitrophe de celui de Maghrébins. C'était mon paysage humain quotidien. Après le drame de la guerre d'Algérie, cette immigration a continué. Je voyais ces immigrés marginalisés, pauvres, empêtrés dans les difficultés. Le chrétien aide son prochain, alors je suis allé à leur contact. Ce fut une rencontre essentielle.

Vous avez mentionné l'origine de ces immigrés plutôt que leur religion. Pourquoi?

– La dimension musulmane n'était pas encore là. Longtemps la religion des immigrés maghrébins a été un islam secret, vécu dans l'intimité des chambres. L'islam en France a pris un caractère ostentatoire entre la fin des années 1980 et le début des années 1990. Une partie de la jeunesse

d'origine maghrébine a alors commencé à ne plus croire à la République.

Avec le chômage croissant, les problèmes d'urbanisme et le racisme persistant, elle ne trouvait pas sa place. A défaut de s'accrocher aux valeurs républicaines de liberté, d'égalité et de fraternité, une partie de ces jeunes s'est peu à peu réfugiée dans la religion pour y trouver du sens.

C'était les années Mitterrand (1981-1995). Depuis janvier, une foule de livres a commémoré les vingt ans de la disparition de «Tonton». Mais pas un mot sur ce sujet majeur, les banlieues qui commençaient à brûler alors que «le Florentin» était vénéré comme un monarque républicain...

– Il y a plusieurs choses à dire sur Mitterrand. D'abord, ne pas oublier que le PS a mis à sa tête un conservateur dont la jeunesse a été marquée par l'extrême droite tandis que Jacques Chirac, qui penchait d'abord à gauche, a fait carrière à droite.



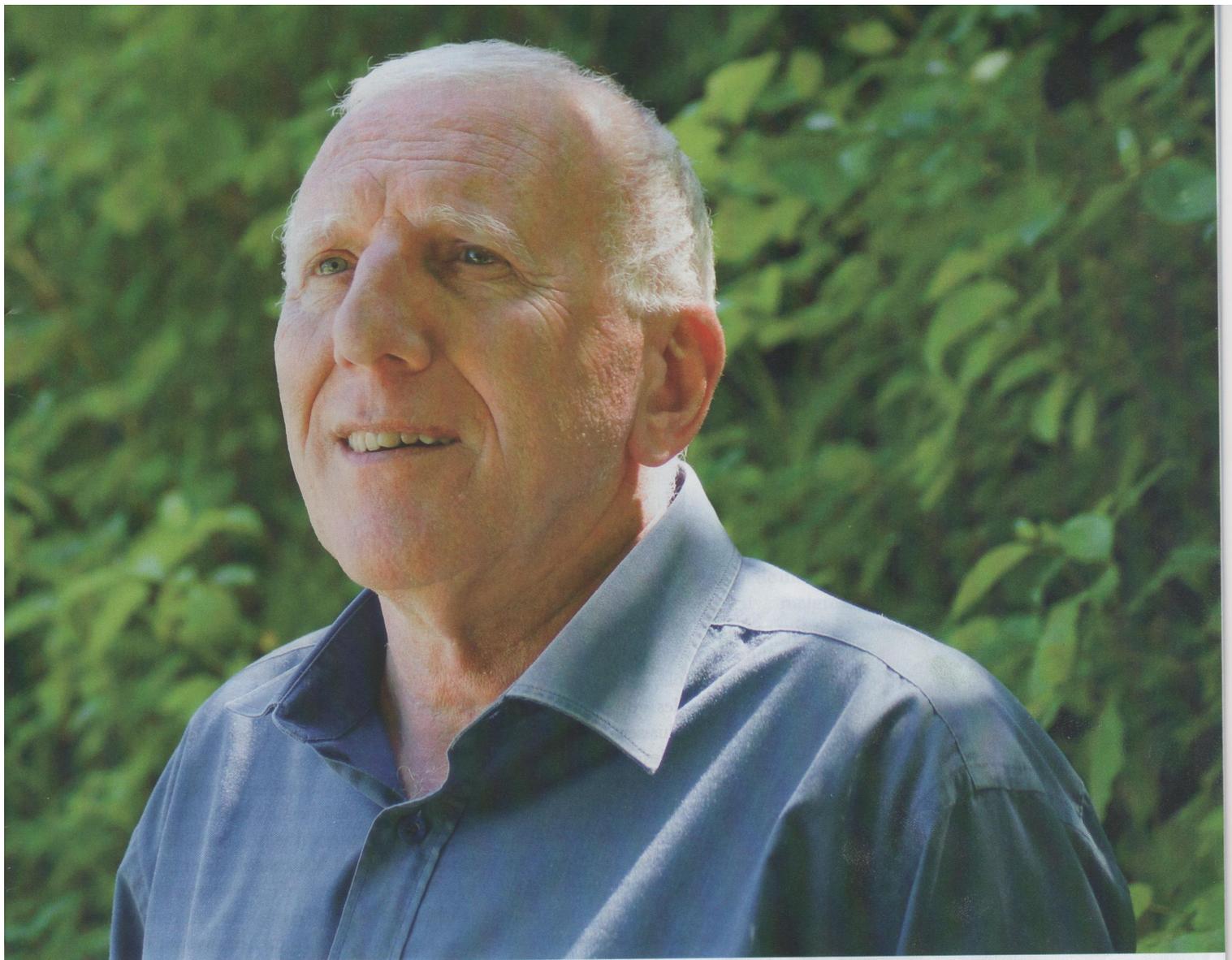
Thibaut Kaeser

Quel chassé-croisé franco-français!

– (Sourire) Mitterrand a été hostile à l'indépendance de l'Algérie. Son rapport avec les immigrés arabes n'était pas très clair et il n'était d'ailleurs pas le seul à gauche. Surtout, à l'image de Mitterrand, le PS n'a pas voulu voir les transformations de la société française des années 1980, cette présence maghrébine qui réclamait une pleine citoyenneté. Les socialistes ressentent aussi des gênes.

Lesquelles?

– Ils étaient les héritiers de la SFIO de Guy Mollet qui s'est raté sur l'Algérie. Ils avaient aussi de l'empathie et une mauvaise conscience pour le peuple pied-noir, qui avait souffert de l'indépendance; la guerre s'est hélas mal terminée...



La solidarité du PS avec Israël n'a rien facilité non plus. Je me souviens de la presse juive française obnubilée par les keffiehs palestiniens portés par les manifestants à «la marche des Beurs» en 1983. Le keffieh s'avérait pratique par temps froid et pluvieux en mobylette, et c'était l'époque (*rire*)! Mitterrand a enfin instrumentalisé le FN afin de casser la droite; un jeu machiavélique finalement dangereux. Mis bout à bout, ces divers éléments ont compliqué l'affaire.

«La marche des Beurs», à laquelle vous avez participé activement, a symbolisé ce besoin de reconnaissance.

– La marche pour l'égalité et contre le racisme était son nom officiel, «la marche des Beurs» étant le surnom

donné par les médias. Elle a été reçue par Mitterrand à l'Élysée. Ce qui a suivi? SOS Racisme, un produit de la «Mitterrandie» avec des figures de proue d'origine antillaises comme Harlem Désir, métisses ou noir africaines plutôt que maghrébines.

Comme si la France ne voulait pas voir «ses Arabes»...

– Il y a eu un raté, un rendez-vous manqué... Une intégration en berne a ensuite laissé le champ libre à l'islam militant.

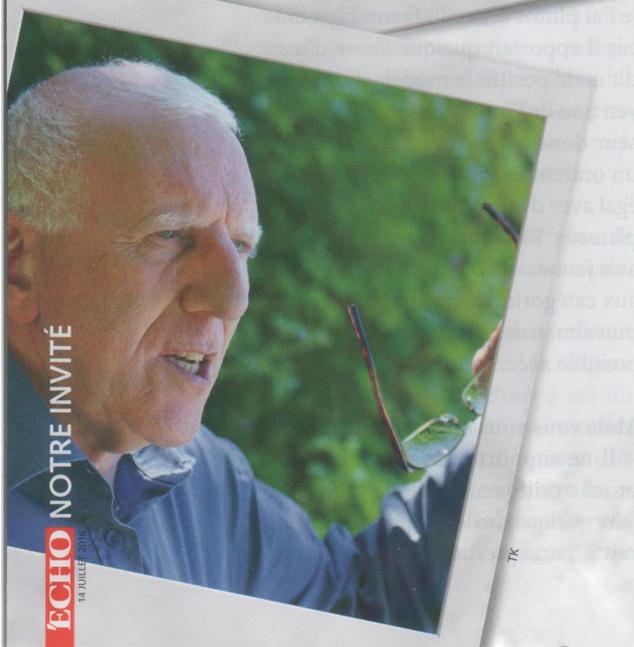
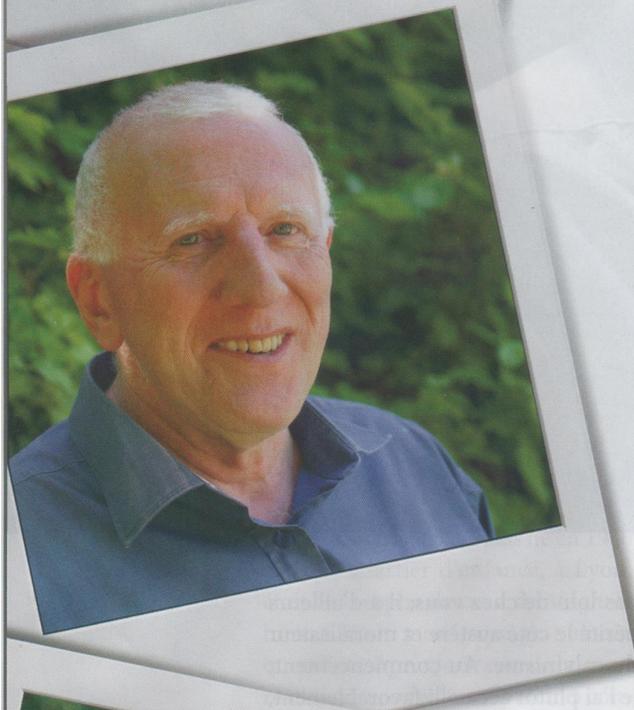
Un Genevois fameux a joué un rôle en France après ces années 1980 finalement décevantes: Tariq Ramadan.

– Je l'ai pas mal fréquenté à ses débuts. Il venait souvent à Lyon qui n'est

pas loin de chez vous; il a d'ailleurs hérité le côté austère et moralisateur du calvinisme. Au commencement, je l'ai plutôt accueilli favorablement, car il apportait quelque chose d'inédit et de positif: le modèle d'un citoyen issu de l'immigration, un professeur doué ayant réussi socialement, un orateur capable de parler d'égal à égal avec d'autres intellectuels sur les plateaux TV. Il a apporté un modèle aux jeunes en recherche, du moins aux catégories disons bac+3. Etre un musulman dans la République, c'était possible avec Tariq.

Mais vous vous êtes brouillés?

– Il ne supporte pas très bien l'approche critique. Il a été le premier à faire quelque chose que personne n'aurait dû accepter: dans ses conféren-



ces, les auditeurs masculins étaient séparés du public féminin, mais les maires et les autorités ont laissé faire parce qu'il apportait une parole rassurante. Ce qui m'a aussi gêné, c'est sa vision de l'islam, par certains aspects en rupture avec les valeurs républicaines.

Un islam de rupture?

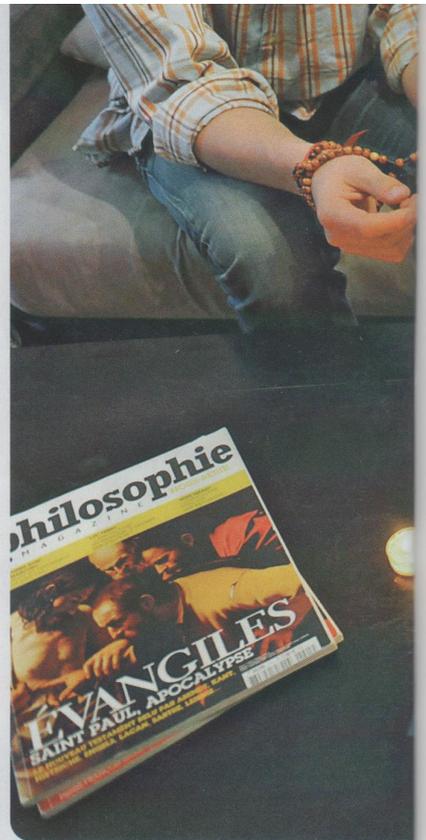
– De par sa famille, Tariq Ramadan, même s'il n'a pas de place dans l'organigramme des Frères musulmans, est l'héritier de cette tradition de pensée. Son grand-père était Hassan el-Banna, fondateur de la confrérie égyptienne panislamiste, et son père, Saïd Ramadan, a joué un rôle fondamental (il a même failli devenir maire de Jérusalem).

Amener de la fierté aux croyants, c'est bien. Mais cet islam-là est porteur d'une néo-orthodoxie discutable, d'une vision qui sépare les fidèles des autres: les femmes ne veulent plus serrer la main des hommes, il y a des demandes particulières, la méfiance s'installe, etc. Tariq Ramadan disait aux jeunes femmes: «Vous ne portez pas le voile? Pas grave, vous êtes sur la bonne voie, ça viendra...».

Il est vrai que ce phénomène de réislamisation s'observe un peu partout dans le monde musulman, notamment arabe, mais pas seulement, en Turquie par exemple. En tout cas, il marque toujours une forme de rupture avec le reste de la société. Pour autant...

Oui? Dites-moi...

– On a entendu tout et son contraire sur Tariq Ramadan. Son anti-impérialisme l'a rendu sympathique aux yeux des altermondialistes, mais il n'est pas socialiste! De même, s'il n'est pas le grand penseur libéral que certains ont voulu voir, il ne mérite pas non plus d'être diabolisé: il n'est ni salafiste ni lié à Daech. Tariq Ramadan est un personnage charismatique, un intellectuel qui manie brillamment le verbe, un prédicateur qui se situe librement dans la mouvance des Frères musulmans.



Circ

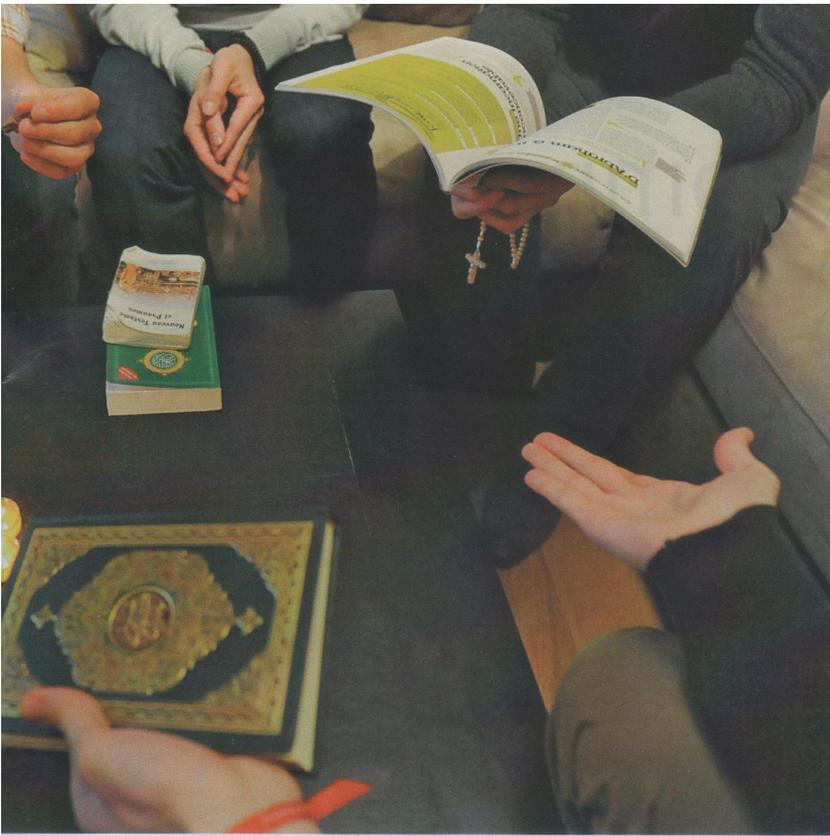
Non sans paradoxes?

– En effet. Il critique beaucoup la politique pro-américaine des émirats pétroliers du Golfe. Or, depuis quelques années il travaille avec le Qatar, désormais le tiroir-caisse des Frères musulmans, par ailleurs durement persécutés en Egypte. En somme, Tariq Ramadan est critiquable comme chaque intervenant du débat public mais, à mon sens, il est surtout mal critiqué.

«Une intégration en berne a laissé le champ libre à l'islam militant.»

Cette difficulté à avoir un débat sain sur l'islam ne tient-elle pas aussi à une méfiance à l'égard du fait religieux en général?

– Probablement. Dans le cas de la France (ailleurs ça dépend de l'histoire), le conflit entre l'Eglise et l'Etat a laissé des séquelles, de la méfiance, une incompréhension mutuelle. La Révolution française s'est faite contre la monarchie alliée au clergé. Mais en se déchristianisant, la société a perdu des repères. Je remarque en outre que la déchristianisation coïncide avec la perte du sentiment de citoyenneté. Or cet abandon progres-



dhi et Martin Luther King, je ne peux qu'enjoindre chacun à avoir une attitude de compréhension, de respect et d'ouverture envers tous les croyants.

Dans le monde musulman, hélas, on se parle peu, on est souvent sur la défensive et les conservateurs ont le dessus. Les penseurs réformateurs sont vite accusés d'être les agents de l'Occident parce qu'ils utilisent des outils historico-critiques et un discours théologique intégrant les apports des sciences humaines, tels Rachid Benzine ou le défunt Mohamed Arkoun.

Un grand Monsieur!

– En effet, il laisse une œuvre de taille. Il faut ouvrir des brèches dans un esprit de dialogue et de critique constructive malgré les attaques subies par les croyants éclairés. Je constate cependant une évolution parmi les musulmans. Beaucoup sont ébranlés par la violence commise au nom de leur foi par l'Etat islamique. Après les attentats de *Charlie Hebdo* et surtout ceux du 13 novembre, où l'argument du blasphème n'avait plus cours, de plus en plus de fidèles se posent des questions.

Un travail critique se fera, il a certainement déjà démarré, il prendra peut-être du temps, mais nous ne sommes pas au bout de nos surprises. Je crois en l'espérance: sur le long terme, le monde arabo-musulman en train de s'effondrer se reconstruira sur une meilleure base. ■

Recueilli par Thibaut Kaeser

Entre chapelet, Bible, Coran et philosophie: le dialogue interreligieux est l'un des piliers du vivre ensemble démocratique.

Page de gauche Heu-reux! Le Père Delorme a accueilli l'élection du pape François comme une action de grâce inattendue. Il voit en lui le vrai continuateur de Paul VI.

sif est concomitant avec l'avènement d'un individu consommateur rivé à son smartphone, un «modèle» mensonger! Désormais la société française, pas qu'elle puisqu'on observe ce phénomène un peu partout en Europe, est déboussolée par l'émergence de l'islam. Un peu comme si les gens croyaient voir les curés revenir sous la forme d'imams.

Beaucoup de personnes assimilent l'islam à la violence. Que penser de cette association sulfureuse?

– Il ne faut pas escamoter ce sujet délicat. On constate que l'islam des fondements porte un certain nombre de germes qui peuvent aboutir à la violence. Des passages coraniques sont susceptibles de légitimer la violence à l'encontre des non-musulmans. Il y a donc un vrai problème avec certains textes. Une réflexion de fond s'impose, des débats devraient s'ouvrir au sein de l'islam. Mais il faut se garder de tout simplisme et d'interprétations abusives ou polémiques. On peut d'ailleurs en dire autant de la Bible et d'autres traditions religieuses.

Comment ça?

– On sait bien qu'autrefois des chré-

tiens ont commis des massacres au nom du doux Jésus. Heureusement, un long travail critique a été entrepris dans les Eglises depuis les guerres de religion et la Renaissance. Le christianisme, du moins occidental, est aujourd'hui vigilant sur ce point.

Elargissons notre regard: les moines bouddhistes n'ont pas la main tendre contre les minorités religieuses en Birmanie et au Sri Lanka, mais peu de monde se méfie du bouddhisme! Personne n'a le monopole de la violence. Moi qui suis chrétien, non violent, marqué par les exemples de Gan-

Paix sociale, concorde religieuse

Le dialogue interreligieux est-il essentiel ou facultatif? Sur quelle base le nouer? Quelle approche favoriser? Après près de quatre décennies au contact des immigrés maghrébins et de l'islam, le Père Delorme le voit ainsi: «Il est majeur, car il relève d'abord de la paix sociale. Se respecter et apprendre à se connaître est élémentaire. Le vivre ensemble est la condition de la paix. Or la paix est le bien suprême. S'en

rappelle-t-on suffisamment? Je sais que certains regrettent parfois le caractère un peu compassé du dialogue interreligieux. Mais même quand c'est 'trop diplomatique', c'est déjà un progrès: parler doit toujours primer sur la violence! Pour échanger en vérité, un apprentissage est nécessaire. Il s'agit de s'appivoiser. Manger ensemble, c'est déjà affirmer le vivre ensemble. Le partage est fondamental». ■ TK